

L'histoire

n° 28-15F



Le Japon, nation guerrière

Henri III □ Le fascisme en France

La chasse au Moyen Age □ La France en Louisiane

Les Indo-Européens ont-ils existé ?

DÉBAT

Les Indo-européens ont-ils existé ?



Position géographique, vers le milieu du premier millénaire avant J.-C., des principaux peuples parlant une langue certifiée indo-européenne. Cette carte est la plus ancienne sur laquelle archéologues, linguistes et historiens puissent s'accorder; bien des blancs subsistent, et l'hypothétique séparation originelle des peuples indo-européens serait de toute façon antérieure de plusieurs millénaires.

Au XIX^e siècle, des philologues s'étaient interrogés sur l'appartenance à une même famille des langues d'Europe, d'Iran et d'Inde. Archéologues et théoriciens nazis firent de l'hypothèse linguistique indo-européenne la pseudo certitude d'une race occidentale originelle. Un mythe aujourd'hui ravivé et dont Jean-Paul Demoule montre qu'en la matière les questions demeurent sans réponse.

D'OUVRAGES de vulgarisation en revues savantes, l'Indo-Européen redevient un personnage familier de notre univers historique. On pourrait croire que c'est avec de bonnes raisons. Pourtant, si quelques fouilles soviétiques récentes sur les bords de la mer Noire peuvent être la cause de cet engouement parmi certains archéologues, aucune donnée spectaculaire nouvelle n'est venue au jour qui justifierait cette vogue.

Les mésaventures d'une notion linguistique

L'Indo-Européen, comme personnage historique (ou plutôt préhistorique), jouissait même depuis près d'un demi-siècle d'une défaveur certaine, depuis qu'un certain Gustav Kossina*, éminent archéologue allemand, identifiant culture archéologique, ethnie et race, avait trouvé dans les migrations d'une « race nordique » la clef du phénomène indo-européen: cette « race nordique », par vagues préhistoriques successives à partir de son berceau scandinave, se serait progressivement assuré le contrôle de l'Europe et du monde indo-iranien. Cette thèse allait donner au national-socialisme le sous-bassement doctrinal que l'on sait.

La mise en pratique de ces théories fut, pour l'essentiel, postérieure à la disparition de leur auteur, mort en 1931, mais Kossina revendiqua toujours les implications politiques de ses recherches. En 1918, il adressait aux négociateurs du traité de Versailles un mémoire démontrant qu'aux temps préhistoriques une bonne partie de la Pologne était occupée par des Germains; et le titre de son œuvre principale est bien: *La Préhistoire allemande, une science au plus haut point nationale* (1912). Pourtant Kossina n'occupa pas dans la préhistoire allemande une place marginale ou aberrante. Son enseignement universitaire à Berlin était d'un grand retentissement, et ses thèses méthodologiques, notamment l'équation « culture archéologique = ethnie », sont à la source de débats qui ne sont toujours pas clos¹. Néanmoins le problème indo-européen ne fut depuis lors abordé, avec scepticisme et précaution, que par de très rares archéologues non allemands, et pour l'essentiel abandonné aux études linguistiques, sur terrain d'origine.

Ce sont, en effet, les linguistes qui définirent au début du XIX^e siècle l'entité indo-européenne; et près de deux siècles plus tard, il n'y a guère qu'à l'intérieur de ce domaine que cette notion peut être à peu près cernée.

Les similitudes entre le latin, le grec et le sanscrit, reconnues dès le XVIII^e siècle — par W. Jones par exemple —, furent mises en système par la philologie allemande à la suite de F. Bopp*, F. von Schlegel* et J. Grimm*, qui posèrent, dès l'origine, l'idée d'une langue commune. Mais si la linguistique comparée date de cette époque et aboutira, près de nous, avec ses strictes règles de méthode, ses lois et ses grammaires, aux travaux de Meillet* ou de Benveniste*, le désir apparaît aussi, très tôt, d'enraciner dans l'histoire de l'humanité (la préhistoire vient de naître en 1847 avec les *Antiquités celtiques et antédiluviennes* de Boucher de Perthes) les découvertes des linguistes. Ainsi Adolphe Pictet* crée en 1859, dans ses *Origines indo-européennes*, la « paléontologie linguistique », dont il donne les premiers exemples: n'allait-il pas suffire pour retrouver la

patrie des premiers Indo-Européens, la *Urheimat*, de dresser la liste des termes géographiques communs à toutes les langues indo-européennes? Et de donner l'exemple fameux du bouleau, promis à un riche avenir: *birch* en anglais, *birke* en germanique, *bėrzàs* en lituanien, *breža* en vieux slave, *bhurja* en sanscrit, etc., tous dérivables d'une racine* *bhergh*: il y avait donc des bouleaux dans la patrie indo-européenne. Dès lors, des centaines de travaux furent consacrés à retrouver ladite patrie par la recherche des termes géographiques communs, et même à reconstituer la société proto-indo-européenne par la même méthode. Ainsi Schrader* puis Nehring purent-ils construire une monumentale encyclopédie indo-européenne (1917-1929)², issue d'un tel travail comparatif.

Une histoire de pommes de terre

Et dans quelle région put-on situer, grâce à cette méthode simple et convaincante, la patrie originelle? Tour à tour en Ukraine, en Scandinavie, en Europe centrale, en Afghanistan, au pôle Nord, en Inde, chez les Baltes, en Asie centrale, dans l'Himalaya... chaque fois avec de bons arguments. C'est que l'histoire des mots n'est pas si simple. L'étude des langues indo-européennes modernes ne suggère-t-elle pas que le café devait pousser dans la patrie originelle, puisque la racine **kafa* s'y retrouve sous des formes très voisines? Phénomène de diffusion, rétorque-t-on, à distinguer de l'héritage commun. Mais si le mot se diffuse avec la chose, pourquoi alors la pomme de terre, à l'évidence diffusée, possède-t-elle des dénominations si radicalement différentes de langue en langue (*potatoe*, *Kartoffel*, *krompir*, *aardappel*, *geomelon*, *alu*, *ziemniak*, *sibzamini*, *brambor*...)? et si l'identité de racine entre l'allemand et le russe est bien le symptôme d'une diffusion (*Kartoffel*/*Kartofelina*), la non-identité entre l'allemand et le tchèque recouvre pourtant une identité de diffusion, puisque le tchèque *brambor* vient de « Brandenbourg », d'où la culture de la pomme de terre fut importée.

De fait, comment expliquer que le chien, dont la domestication remonte, en Europe comme en Asie, au IX^e millénaire (alors que la plupart des spécialistes situent, on le verra, la séparation des Indo-Européens vers le IV^e millénaire), soit nommé dans la plupart des langues indo-européennes à partir d'une racine **kuon* (*canis*, *Hund*, *kùôn*, *sunah*, *sun*, etc.), mais à partir d'une racine **pas* dans les langues slaves? Et si, en revanche, on retrouve partout avec satisfaction un bœuf issu d'un **guow* (*bos*, *gauh*, *bous*, *Kuh*, *cow*, *kuo*, etc.), où est l'entité indo-européenne si ce bœuf se dit *gu* en sumérien, *ngu* ou *gu* en chinois, *kuos* en yakoute, *g'w* en égyptien, *ko* chez les Adeles du Soudan, *ngome* en bantou? On ne peut pas invoquer indifféremment l'héritage ou la diffusion.

Cet échec évident, qui n'a d'ailleurs engendré nul découragement chez les tenants de la « paléontologie linguistique » comme l'attestent les productions

1. L. S. Klejn, « Kossina im Abstand von vierzig Jahren », *Jtschr. mitteld. Vorgesch.* 58, 1974, p. 7-55.
2. O. Schrader et A. Nehring, *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, Berlin, 2^e éd., 1917-1929.

Les astérisques après les noms propres renvoient à l'index des noms cités (p. 118); devant les racines, il s'agit d'une convention linguistique de transcription.

ASSISTANT d'archéologie à l'Université de Paris I, Jean-Paul Demoule, ancien élève de l'École Normale Supérieure, dirige des chantiers de fouille dans la vallée de l'Aisne. Il a déjà publié de nombreux articles scientifiques, notamment dans *La Recherche*.

contemporaines, a entraîné certains linguistes vers des voies moins incertaines. Benveniste appliqua les principes de la méthode structuraliste à la linguistique comparée. Établissant d'une part de strictes règles de reconstruction³, il cherche l'analogie, non plus à travers l'étymologie, mais par la mise en évidence de structures conceptuelles communes. En termes structuralistes, il passe de l'étude de la « désignation » à celle de la « signification ». Plusieurs grands traits ressortent de son *Vocabulaire des institutions indo-européennes*⁴ et notamment l'inexistence d'un vocabulaire propre aux échanges commerciaux dans ces sociétés, le vocabulaire reflétant un système de dons et de contre-dons, de « potlatch »; autres traits: un système de parenté patriarcal et patrilocal (la femme va habiter dans la famille de son mari, d'où le nombre de termes pour désigner les différents membres de sa belle-famille, alors que ceux de la belle-famille du mari n'ont pas besoin de l'être), mais qui trahit des vestiges de filiation matrilinéaire — le rôle de l'oncle maternel paraît important —; un système de trois ou quatre catégories sociales (prêtres, guerriers, agriculteurs, artisans) reconnaissable au moins chez les Indo-Iraniens, les Grecs et les Italiques; la différence tranchée entre hommes libres et esclaves; la fonction royale liée à une fonction juridique religieuse (*rex* (le roi), *rix*, *rajah* sont de la même racine que *rectus* en latin ou *Recht* (le droit) en allemand; enfin le sacré s'y décompose en deux notions: ce qui est rempli d'une puissance divine, et ce qui est tabou.

Les mots et les choses.

Études passionnantes, mais qui n'aboutissent jamais à une reconstitution globale d'une société indo-européenne originaire et situable dans le temps. Les sociétés étudiées sont en revanche fort différentes les unes des autres, historiquement situées (sans remonter au plus tôt au-delà du premier millénaire avant notre ère), et on perçoit parfaitement combien la spécificité socio-économique de chaque société est déterminante pour les structures de son vocabulaire: au système germanique de la *razzia* guerrière par des bandes de jeunes gens unis par des relations de fidélité autour d'un chef, s'oppose le peuple en arme des cités-états grecques ou italiques; au commerce méditerranéen conçu comme une activité en propre, « les affaires » (*negotium* en latin), s'oppose le petit trafic (*kaufen* allemand, *kupiti* slave qui viennent du latin *caupo*)

3. E. Benveniste, « Problèmes sémantiques de la reconstruction », in *Problèmes de linguistique générale*, 1, 1966, p. 289-307.

4. Paris, Éditions de Minuit, 1969, 2 vol.

5. J. Haudry, *L'Indo-Européen*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », 1979; il est d'ailleurs significatif que sur les cent-vingts pages de cet ouvrage, quatre à peine soient consacrées au vocabulaire.

6. N. S. Troubetzkoi, « Gedanken über das Indogermanenproblem », *Acta Linguistica* I, 1939, p. 81-89.

mené par les barbares sur le *limes* (frontières) romain. On voit, par ces exemples qui montrent que les différences de concepts peuvent être mises en relation avec des réalités historiques connues, qu'une reconstruction linguistique ne peut être interprétée en termes historiques qu'à l'aide de données externes.

Benveniste remet par ailleurs en cause les schémas « primitivistes » qui faisaient dériver toute notion abstraite d'un terme concret; il démontre que c'est souvent l'inverse qui s'est produit: *peku*, la richesse mobilière (*pecunia* en latin), prendra aussi le sens de troupeau (*pecus* en latin), et non l'inverse; la fidélité (*Treue* en allemand) ne vient pas du chêne (*drus* en grec), mais l'inverse.

Mais en quoi les très riches travaux de Benveniste nous font-ils approcher la réalité de l'ethnie indo-européenne originelle? Le linguiste se garde d'y répondre, il n'évoque l'histoire que pour des faits bien établis et ne fait aucune allusion à une préhistoire commune. C'est que les textes que manie Benveniste sont de toute façon des textes récents et en aucune manière contemporains les uns des autres. Les textes hittites et mycéniens, qui remontent à 1500 avant J.-C., sont à peine exploitables, et on ne parlera du monde grec qu'à partir d'Homère (VIII^e siècle avant J.-C.); les plus vieux textes indiens sont les hymnes védiques, qu'on peut faire remonter un peu avant 1000 avant notre ère; mais les plus vieux témoignages latins utilisables sont les comédies de Plaute (II^e siècle avant J.-C.); et les réalités germaniques et slaves ne peuvent plus être perçues qu'au travers de traductions des textes chrétiens qui remontent à la fin du premier millénaire de notre ère, ou de textes plus récents encore.

Or, les trois langues indo-européennes les plus anciennement attestées, le sanscrit védique, le mycénien et le hittite, qui remontent au plus tôt aux environs de 1500 avant J.-C., sont déjà si éloignées les unes des autres que leur séparation est forcément encore antérieure de plusieurs dizaines de siècles. On voit donc qu'un abîme chronologique sépare l'éventuel état de langue commun des premiers textes exploitables pour la reconstitution des institutions.

En outre, une société ne recourt à l'écriture qu'à partir d'un certain degré de complexité — l'apparition d'un état centralisateur. Aussi est-il significatif que les deux tiers du vocabulaire indo-européen utilisé par Benveniste se rattachent aux langues grecque, latine et indo-iranienne, langues de civilisations urbaines — cités-états ou empires — tandis que les autres groupes linguistiques n'interviennent, germanique mis à part, que comme appoint. L'état de société saisi n'en sera que plus éloigné d'une indo-européanité préhistorique commune.

Les raisons de l'absence d'une racine ou d'une notion commune à l'ensemble des langues indo-européennes sont très diverses et Benveniste en recense quelques-unes. Il peut aussi bien s'agir d'une notion qui n'existe pas en tant que telle (comme le commerce, dont la dénomination est tardive ou empruntée), que d'une notion tellement omniprésente qu'elle-même n'est pas individualisée (comme la religion, dans des sociétés où l'athéisme n'avait aucun sens), ou que de notions qui ont connu une réalisation différente dans des langues différentes (comme le vocabulaire du sacré, des rites, du sacrifice — sans que ces divergences soient toujours

explicables). Mais cela peut être aussi bien des notions acquises à des dates récentes — avec tous les problèmes déjà évoqués des aléas de la diffusion.

Sans compter des problèmes non résolus: pourquoi n'y a-t-il pas un vocabulaire commun pour désigner les différents dieux, souvent structurellement comparables, et phénomènes entre tous importants (on l'a même mis au compte du secret des rituels, explication irréfutable au sens strict du terme...⁵)?

Enfin, pour être certain — aspects linguistiques placés à part — que les structures mises en évidence soient spécifiquement indo-européennes, il faudrait pouvoir les opposer à des sociétés non indo-européennes, vivant à la même époque, dans la même aire géographique, et avec un degré comparable de complexité sociale. Ce qui est à peine concevable, puisque, excepté les grands empires du « Croissant fertile », la documentation est rare et presque moderne.

Un arbre sans racines ni tronc

En effet, on a raisonné jusqu'à présent comme si le modèle « en arbre » des langues indo-européennes se multipliant à partir d'un tronc commun, était le seul concevable. Un autre linguiste structural, non des moindres, N. Troubetzkoi*, remit en cause cette apparente évidence⁶. Le voisinage pendant des millénaires de langues à l'origine distinctes peut bien finir par créer des similitudes. Pour reprendre l'exemple de la pomme de terre et du café, pourquoi des similitudes seront-elles interprétées en terme de diffusion et d'influence si elles datent de périodes récentes, mais en terme d'héritage commun si elles sont plus anciennes? La notion même d'unité indo-européenne devient alors problématique. Après tout, le fameux « vocabulaire commun » n'atteint pas un millier de racines⁷, et les similitudes entre chaque langue ne dépassent guère 1 pour 100 en général. Et quarante ans après les remarques de Troubetzkoi, la linguistique indo-européenne n'a pas avancé d'un pas dans la reconstruction de l'arbre généalogique qui rendrait compte du degré de parenté et du mode de filiation des diverses familles de langues indo-européennes. Suivant les critères que l'on prendra, on rangera ces familles en des groupes différents.

On utilisait jadis beaucoup la séparation entre langues centum (les langues italiques, celtiques, grecques, germaniques, anatoliennes, tokhariennes⁸) et satem (qui traitaient en «s» ou «ch» les «k» et «g» des premières: indo-iraniennes, arménienne, slaves, baltiques, albanaise) — une distinction qui n'est pas géographique et n'est plus considérée comme la marque d'une séparation primordiale. Mais on peut aussi bien mettre ensemble l'indo-iranien, le slave, le celtique et le grec, qui ont un pronom relatif en *-yo, tandis que le latin, le baltique, l'arménien et le hittite l'ont en *kwo, le germanique étant à part; ou regrouper le germanique et le grec, qui conservent l'« alternance vocalique »,

7. Le linguiste G. Devoto en dresse la liste dans *Origini indoeuropee*, Florence, 1963.

8. Le tokharien A et le tokharien B (ou koutchéen) sont les langues apparentées de manuscrits pour l'essentiel bouddhiques, employant une écriture d'origine indienne, datés du VII^e siècle après J.-C. et découverts dans le Turkestan chinois; ces langues n'ont pas de descendance actuelle.

9. C. Masica, *Defining a linguistic area*, Univ. Chicago Press, 1976, p. 191-195.



Les plus anciens textes écrits dans une langue indo-européenne sont, vers 1500 av. J.-C., les textes hittites et mycéniens (les hymnes religieux de l'Inde védique, qui seraient peut-être contemporains, n'ont été transcrits que très récemment: il était interdit de les écrire). L'écriture n'apparaissant d'abord que pour gérer une société devenue trop complexe, on ne possède donc pas de textes écrits appartenant à des sociétés « primitives », pré-étatiques; et les premiers textes écrits ne nous livrent souvent — comme cette tablette mycénienne — que de fastidieux relevés comptables. Plusieurs millénaires s'interposent donc entre les premiers témoignages accessibles à la linguistique comparative et l'éventuelle séparation originelle des peuples indo-européens (cl. Musée national d'Athènes).

alors que les autres langues l'ont déformée; ou distinguer les langues à trois séries de consonnes (grecques, germaniques, indiennes), et les langues à deux séries (slaves, baltiques, iraniennes); ou séparer les langues à accent fixe (à l'ouest) et les langues à accent mobile (à l'est). Les apparentements entre le baltique et le germanique, entre le slave et le baltique ou entre le celtique et l'italique, et entre ces deux derniers groupes et l'indo-iranien, sont attribués selon les uns à des apparentements anciens, selon les autres à des emprunts ultérieurs. En bref, classifications descriptives et arbre hiérarchique sont deux modes d'ordonnement qui ne coïncident pas.

Le linguiste américain C. Massica est venu récemment troubler un peu plus les contours des familles linguistiques⁹. Dressant la liste de trente traits linguistiques caractéristiques de l'hindi afin de le comparer avec d'autres langues, il montre que les ressemblances structurelles sont beaucoup plus fortes entre cette langue indo-européenne et d'autres langues non indo-européennes mais géographiquement proches (langues dravidiennes et japonaises), qu'avec des langues indo-européennes éloignées.

Quand parlent les dieux.

On laissera sur ces doutes modernes la linguistique comparée, qui était d'entrée la seule approche incontestée vers l'indo-européanité, pour aborder la mythologie comparée qui utilise les mêmes matériaux, c'est-à-dire des textes vis-à-vis desquels les réserves précédentes s'appliqueront donc tout aussi bien. Longtemps incertaine, la mythologie comparée a connu, grâce aux cinquante ans de travaux et à l'érudition de G. Dumézil, un essor, puis tout récemment une vogue spectaculaire. A l'instar de Benveniste, il s'efforça de trouver dans la mythologie, non pas (ou secondairement) des identités de noms, mais des identités de structures.

Son résultat majeur est la « trifonctionnalité » : l'ensemble du monde surnaturel comme du monde humain est perçu dans les sociétés indo-européennes comme organisé et polarisé entre trois fonctions : la première (par ordre hiérarchique) est la souveraineté, qui se divise souvent en une autorité religieuse et juridique bienveillante, et un pouvoir magique parfois dangereux ; la deuxième est la force guerrière, et par là, l'autonomie et la liberté ; la troisième est la production, le travail, la reproduction, le plaisir. Cette structure trifonctionnelle court sur tous les plans de l'idéologie d'une société, et à travers toutes les sociétés. Dans la religion, on trouvera dans l'Inde védique Mitra et Varuna, Indra, et les jumeaux Nasatya ; dans la mythologie germanique Tyr et Odinn (Wotan), Thor, et Njördr et Freyr (le père et le fils) ; dans le panthéon romain originel Jupiter et sa variante Dius Fidius, Mars, Quirinus. La souveraineté juridique est elle-même flanquée de deux assistants, Aryaman et Bhaga en Inde, Baldr et Hoder chez les Germains, les divinités Juventas et Terminus à Rome ; la deuxième fonction peut éventuellement se doubler en force contrôlée et incontrôlée.

Mais les épopées ont souvent transposé par le récit le monde des dieux dans le monde des héros : ainsi pour l'Inde avec l'épopée du Mahabharata ou pour les épopées celtiques. Concernant Rome, l'un des apports les plus remarquables de Dumézil aura été de montrer que l'histoire romaine des origines légendaires représentait, au travers du pragmatisme romain, une opération identique : Rome est censée naître de la fusion des compagnons de Romulus, qui organisent les cultes et les structures politiques, des Étrusques de Lucumon, guerriers professionnels, et des riches Sabins indigènes de Titius Tatius ; et les quatre premiers rois de Rome sont Romulus, demi-dieu (fils de Mars et qui sera divinisé), Numa le sage qui institue le droit, Tullus Hostilius qui organise l'armée, enfin Ancus Marcius, dont le règne développa la prospérité et le commerce de Rome.

Certaines correspondances structurales sont encore plus précises : le héros romain Horace, qui affronte les

trois Curiaces, puis, de retour, tue sa sœur et doit être purifié, se compare au héros irlandais Cúchulainn. Le duo Odinn, le magicien borgne, et Tyr, qui perdit sa main en sauvant les dieux par un faux serment, se compare aux deux héros sauveurs de Rome pendant la guerre contre les Étrusques : Horatius Coclès le borgne et Mucius Scaevola, qui décourage le roi ennemi de poursuivre le siège par un faux serment où il laisse brûler sa main. De même, le héros ou le dieu guerrier commet dans sa vie trois « péchés » contre chacune des trois fonctions (une impiété, puis un meurtre par trahison, enfin une infraction sexuelle), à chaque fois sanctionnés dans le registre de la fonction lésée : c'est le cas en Inde du dieu Indra et du héros Sisupala, en Grèce d'Héraklès, en Scandinavie de Sigurdr (Siegfried) et de Starkadr, et chez les Ossètes du Caucase, descendants directs des Scythes, de Batraz. Le thème cosmologique de la lutte des dieux des deux premières fonctions contre ceux de la troisième, avec ses péripéties précises et sa réconciliation finale, se retrouve indistinctement en Inde, chez les Germains et chez les Ossètes.

La structure trifonctionnelle enfin se retrouvera tout aussi bien au niveau de la vie quotidienne, dans les trois formes de médecine (par les charmes, par le couteau, par les plantes), les trois formes d'expiation (purification, châtement corporel, amende), les trois formes de capture (ensorcellement, menace physique, achat), les trois formes de dommage (incantations maléfiques, violences physiques, vol).

Les analyses de Dumézil ont d'abord rencontré une opposition farouche du milieu universitaire traditionnel — (notamment d'historiens romains comme Pignaniol ou Carcopino, ou d'archéologues) ; puis, après la disparition physique d'une bonne partie des opposants, le mouvement s'est inversé, jusqu'à conduire paradoxalement Dumézil à l'Académie française — pour des motifs il est vrai plus idéologiques que scientifiques¹⁰. Les oppositions étaient doubles : discussions pied à pied sur des questions d'extrême érudition, ou, à l'inverse, réfutation du système trifonctionnel en bloc, pour son excès de généralité qui n'exprimerait que des constantes de l'esprit humain, universellement valables dans n'importe quelle société (religion, armée, économie, cerveau, muscles, bouche).

Des empêcheurs de théoriser en rond

Sur le premier point, Dumézil riposta usuellement, avec une notable vigueur, par un supplément d'érudition. Sur le second, il argumenta que les Indo-Européens furent les seuls à organiser ce système trifonctionnel en une idéologie totale qui englobe tous les aspects du monde. On opposera la Chine, où la société est divisée en deux, l'empereur mandataire et tous les autres, et où deux principes s'opposent, Yin et Yang ; ou la religion juive, avec son dieu unique. En revanche, les cas de trifonctionnalité non indo-européenne résulteraient d'influences ultérieures : castes de l'Égypte, avec son armée de métier, à la suite des alliances avec le royaume indo-européen du Mitanni ; tripartition du panthéon mésopotamien en dieux souverains, sauveurs et terrestres à la suite de la domination indo-européenne cassite.

Le Japon fait toutefois problème. Deux chercheurs, A. Yoshida et T. Obayashi¹¹, ont effectivement montré,

avec l'assentiment de G. Dumézil, des similitudes notables entre le plus ancien panthéon japonais et le panthéon indo-européen reconstitué. Dans la première fonction, Amenominakanushi est le dieu céleste suprême et lointain (= Varuna) ; Amaterasu la grande déesse solaire bienveillante (= Mitra), flanquée de Takamimusubi et Kamimusubi (= Aryaman et Bhaga). Dans la deuxième fonction Takemikazuchi est le dieu guerrier (= Indra) et Susanô, dieu du vent, violent et meurtrier, proche de l'Indien Vâgu, symétrique brutal d'Indra et dieu du vent. Dans la troisième, Okuninushi est le fondateur du pays, protecteur de l'agriculture, de la beauté, du mariage et de la richesse ; il a un frère, Sukunahikona (= les deux jumeaux Nasatya). Un héros guerrier, Yamatotakeru, commet les trois péchés trifonctionnels, significatifs du guerrier indo-européen. La lutte cosmologique d'Okuninushi contre les autres dieux suit de près le scénario indo-européen. Les trois insignes sacrés de la maison impériale (un miroir, un sabre, un joyau) se laissent, de par leur histoire, facilement interpréter en termes trifonctionnels.

Plus de questions que de réponses

De même, les trois premiers rois coréens reçoivent respectivement des objets (tambour et cor rituels, épée, chaudron tripode) qui s'interprètent identiquement, et ces deux séries évoquent évidemment les objets d'or que reçurent du ciel les premiers rois scythes, peuple indo-iranien (coupe culturelle, hache de guerre, charrue avec son joug).

Or le japonais n'est pas une langue indo-européenne, pas plus que le coréen ! On parlera certes d'emprunts, de steppes en steppes, du monde indo-iranien jusqu'au Japon et à la Corée, ce dont pourraient témoigner certaines tombes royales coréennes (il est interdit de fouiller les tombes impériales japonaises). Mais une structure mythologique aussi complexe ne se diffuse pas comme une marchandise. Et dans l'alternative qu'ouvre inévitablement tout problème de ce genre — diffusion/fond commun — l'hypothèse diffusionniste ne l'emporte pas avec une telle évidence. D'autant que personne ne nie symétriquement l'existence, notamment chez les Germains et les Scythes, d'aspects chamaniques (dans les rituels funéraires ou magiques) typiques des peuples sibériens non indo-européens chez qui le « chaman », puissant sorcier, peut, en état de trances, défier le temps, l'espace, la maladie ou la mort...

Enfin, pour des aspects fondamentaux (les rituels, et notamment les sacrifices, les mythes de fondation du monde), les différentes religions indo-européennes restent irréductibles les unes aux autres. Par excès, par défaut ou par non-cohérence, les frontières de l'indo-européanité s'estompent.

C'est à nouveau la question du modèle interprétatif qui est posée. Un modèle arborescent, centrifuge, est-il

10. A la fois parce que Georges Dumézil fut avant-guerre intellectuellement proche de l'Action française, et parce que, bien malgré lui, ses travaux ont depuis peu servi à une douteuse exaltation de la suprématie de la « race blanche européenne » dans le cadre d'une idéologie qui, depuis un quart de siècle, était tombée dans un discrédit certain.

11. A. Yoshida, « Mythes japonais et idéologie tripartite des Indo-Européens », Diogène, 98, 1977, p. 101-124 ; T. Obayashi, « La structure du panthéon nippon et le concept de péché dans le Japon ancien », id., p. 125-142.

Pensez à vos amis... L'histoire pense à vous et vous offrira l'un de ces livres



(voir au verso)

Pensez à vos amis... L'histoire pense à vous

Offrez un abonnement-cadeau d'un an à un ami, au prix de 140 F TTC, et L'histoire vous offrira un livre (offre valable pour la France).

Dès réception d'un des bulletins d'abonnement ci-dessous accompagné de votre règlement...

Abonnement à L'histoire offert par :

M.....
à M.....
adresse

Abonnement à L'histoire offert par :

M.....
à M.....
adresse

... vous recevrez l'un des cinq livres-cadeaux suivants, parus dans la collection Points-Histoire aux éditions du Seuil :

- Pour en finir avec le Moyen Age par Régine Pernoud
- L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime par Philippe Ariès
- Comment on écrit l'histoire par Paul Veyne
- Les sans-culottes par Albert Soboul
- La question nazie par Pierre Ayçoberry

(marquer d'une croix l'ouvrage souhaité)

Ce livre sera à envoyer à :

M.....
adresse

Les bulletins d'abonnement accompagnés des règlements sont à retourner à L'histoire 57, rue de Seine, 75006 Paris.

le plus adéquat pour rendre compte des incontestables analogies proposées ? On a remarqué depuis longtemps des similitudes frappantes entre le domaine celtique d'une part et, tout à l'autre bout, le domaine indo-iranien (le nom du roi, la mort du roi Arthur et celle de l'Ossète Batraz, la couvade, etc.), sans intermédiaires.

Or, les explications ont été fort diverses et exclusives : première « onde » d'émigration à partir de l'Urheimat dans deux directions opposées à un même moment de l'évolution des Indo-Européens primitifs ; ou l'existence identique de collèges de prêtres chez les Indiens et les Celtes, puissant facteur de conservatisme qui n'aurait pas affecté les autres peuples (Benveniste) ; ou invasions scythes vers l'Europe du Nord-Ouest aux environs du VI^e siècle avant J.-C., dont les influences suggérées de l'art scythe sur l'art celtique serait un autre symptôme ; ou présence de mercenaires sarmates (indo-iraniens) sur le mur d'Hadrien au I^{er} siècle de notre ère (Scott Littleton)... Ces incertitudes pourraient être étendues à la question indo-européenne dans son ensemble.

Car, comme pour les données linguistiques, il faut bien à un moment donné passer des textes aux réalités historiques et archéologiques. L'attitude de Dumézil a sur ce point été variable. Partisan au départ d'une trifonctionnalité incarnée jusque dans l'organisation sociale, comme le suggéraient les quatre castes effectives de la société indienne (prêtres, guerriers, producteurs, non aryens), il l'a limitée ensuite, pour les autres sociétés, à la sphère de l'idéologique avec quelques fluctuations.

De même, le modèle arborescent n'est jamais explicitement développé dans son œuvre, mais seulement évoqué au détour des phrases. Le folklore balkanique fournit pourtant un contre-exemple centripète au modèle centrifuge : des peuples d'origines ethniques et de langues totalement différentes (albanais, grecs, roumains et minorités romanophones, turcs, slaves, tziganes indo-iraniens, tartares, etc.) ont élaboré de fait un folklore de contes et légendes parfaitement uniforme, où les mythologies originelles ne se laissent plus retrouver. A n'utiliser qu'un seul modèle, même simple, le risque du cercle vicieux existe.

Le mythe de la « race »

Avant d'aborder enfin les données archéologiques, un rappel des données de l'anthropologie physique n'est pas vain, dans la mesure où le fantasme d'une ou plusieurs « races » indo-européennes ajoute périodiquement à la confusion.

Bien que, dès 1888, le philologue Max Müller* ait rappelé qu'« indo-européen » ou « aryen » étaient des notions linguistiques et qu'il n'y avait pas plus d'« yeux aryens » que de « grammaires dolichocéphales »¹², l'anthropologie physique a souvent été mise à contribution.

12. M. Müller: *Biographies of words and the home of the Aryas*, Londres, Longmans 1888.

13. J. Deniker, *Les Races et peuples de la terre*, Paris, 2^e éd. 1926; W.Z. Ripley, *The races of Europe*, Londres, 1900; C. Coon, *The Races of Europe*, Londres, Mac Millan, 1939. Cf. aussi J. Geipel, « Pour en savoir plus ».

14. Von Franckenberg, *Menschenrassen und Menschentum*, Berlin, 1956.

15. Langaney, « Anthropologie: faits et spéculations », *La Recherche*, n° 92, septembre 1978.

L'Ukraine, terre nourricière ?

Toute tentative de corrélérer langues et groupes archéologiques doit partir de ce qu'on sait avec certitude aux périodes historiques, c'est-à-dire au plus tôt vers 500 avant J.-C. Les Latins sont en Italie, Grecs et Albanais dans les Balkans (avec les Thraces et les Illyriens, dont la langue est à peine connue), Germains au Nord (Allemagne du Nord et Scandinavie), Celtes au Nord-Ouest (et îles britanniques), Scythes sur la mer Noire, Lydiens et lyciens en Turquie, Iraniens et Indiens à leur place ; les Slaves, qui n'apparaîtront vraiment qu'un millénaire plus tard, sont sans doute sur la Volga (les Polonais les mettent en Pologne et les Ukrainiens en Ukraine) et les Tokhariens quelque part en Asie centrale. Sur cette carte, dont nous sommes redevables aux historiens grecs et romains, archéologues, historiens et linguistes s'accordent (aux Slaves près), et la culture matérielle de ces différentes populations est bien connue.

L'hypothèse centrifuge doit maintenant, en remontant dans le temps, situer le lieu et le moment d'éclatement de cette douzaine de groupes. Si l'on veut faire — c'est le jeu — quelque crédit aux acquis des linguistes et mythologues, la société d'origine connaît l'agriculture et l'élevage — on n'est donc pas avant le Néolithique, qui commence vers 6000 avant J.-C. au plus tôt — mais aussi la guerre et une certaine différenciation, voire hiérarchisation de la société — ce qui nous place au moins à la fin du Néolithique, au IV^e millénaire. Les sociétés néolithiques ne trahissent en effet, ni dans leurs habitations ni dans leurs tombes, une quelconque différenciation sociale.

Quelques acquis cependant : l'opposition dolichocéphale/brachycéphale (selon que la largeur du crâne est inférieure à 75 pour 100 de la longueur, ou supérieure à 80 pour 100) ne tient plus et le rapport crânien peut même varier avec la nutrition ; les différents caractères (couleur des yeux et des cheveux, taille, etc.) s'héritent indépendamment les uns les autres ; certains traits régionaux peuvent aussi bien résulter d'une endogamie prolongée, qui renforce les caractères dominants à partir d'éléments disparates, que d'une lointaine origine commune ; l'Europe se partage en zones qui ne coïncident pas entre elles selon qu'on cartographie les tailles, les rapports crâniens ou faciaux, les couleurs de cheveux, les groupes sanguins, etc. (une situation déjà vue plus haut pour les langues).

De ce fait les fameuses « races » et « sous-races européennes ou caucasiennes » de Ripley, Coon et Deniker¹³ (alpine, nordique, méditerranéenne, voire dinarique ou arménienne, etc.) n'ont jamais été opératoires même si après l'anthropologie nazie de Günther et de Reche, on trouve encore en 1956 un von Franckenberg¹⁴ pour identifier chacune de ces « races » à l'un des « quatre caractères » d'Hippocrate, la race nordique étant bien entendu « caractérisée par sa soif d'action, sa combativité », associée avec « la solidité et la propreté » ; « La puissance de son esprit et sa maîtrise de soi lui donnent un air d'austérité singulière. »

En fait, dès la fin du Néolithique, vers le III^e millénaire, les groupements « raciaux » se dissolvent. La culture de « Seine-Oise-Marne » du Bassin parisien, vers 2000 avant J.-C., qui a fourni des squelettes particulièrement nombreux, offre déjà une variabilité considérable. Les acquis récents de la biologie ont heureusement rendu la notion de race un peu plus compliquée, à mesure qu'elle s'estompait¹⁵.

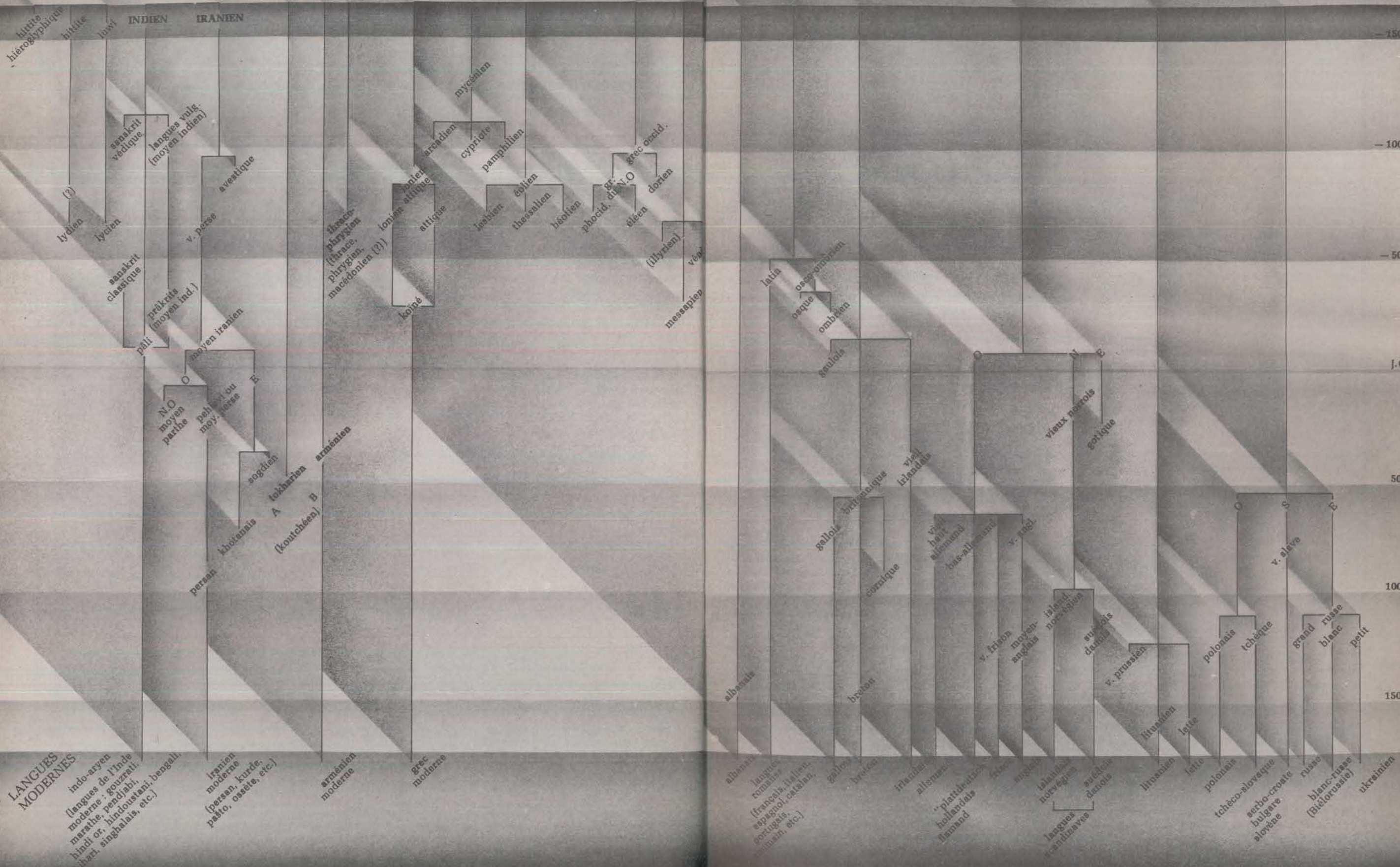
Trait No.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	SCORE
Hindi	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	30	
Telegu	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	30	
Bengali	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	29	
Singhalais	+	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	28	
Japonais	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	27	
Birman	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	25	
Amharique	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	25	
Turc	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	24	
Tibétain	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	18	
Chinois	+	-	-	-	-	+	-	+	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	13	
Persan	+	+	-	+	-	-	-	+	-	-	-	-	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	12	
Russe	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	11	
Allemand	-	-	-	+	-	+	-	+	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	11	
Espagnol	-	-	+	-	-	-	-	-	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	9	
Anglais	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+	8	
Swahili	-	-	+	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	+	+	+	-	-	-	-	-	5	
Arabe	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	+	-	-	-	-	-	+	+	-	-	-	-	-	+	-	4	
Thai	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1	

* (Les langues indo-européennes sont indiquées par un grisé.)

Tableau de comparaison entre l'hindi et 17 autres langues, tiré du livre de Colin P. Masica, *Defining a Linguistic Area*, édité par The University of Chicago Press, en 1976. L'indi, langue indo-européenne, est beaucoup plus proche de langues non indo-européennes, géographiquement voisines, que de langues indo-européennes géographiquement éloignées. La comparaison porte sur trente traits structuraux : ordre des mots, usage de pré- ou postpositions, usage de la distinction transitif/intransitif, etc.

INDO EUROPEEN

HITTITE INDO-IRANIEN GREC ILLYRIEN ITALIQUE CELTIQUE GERMANIQUE BALTIQUE SLAVE



LANGUES MODERNES
 indo-aryen (langues de l'Inde moderne: gourhatti, marathe, pendjabi, hindi or, hindoustani, bengali, tihari, singhalais, etc.)
 iranien moderne (persan, kurde, pashto, ossète, etc.)
 arménien moderne

D'après le livre d'Émile Benveniste, Le Vocabulaire des institutions indo-européennes, éditions de Minuit.

Index des noms cités

- **Émile Benveniste** (1902-1976), professeur au Collège de France, élève d'Antoine Meillet, auteur à la fois de travaux spécialisés en linguistique indo-européenne (hittite, sogdien) et de travaux théoriques en linguistique générale structuraliste (cf. notes 3 et 4).
- **Franz Bopp** (1791-1867), professeur à Berlin et spécialiste du sanscrit, principal découvreur du fait linguistique indo-européen. Ses travaux sont synthétisés dans sa *Grammaire comparée des langues sanscrite, zendé, grecque, latine, lituanienne, slave ancienne, gothique et allemande* (1833-1852).
- **Pedro Bosch-Gimpera** (1891-1979), préhistorien espagnol, professeur à Barcelone puis à Mexico, auteur de nombreuses fouilles et publications portant surtout sur la pré- et protohistoire ibérique, et d'un essai de synthèse antidiffusionniste sur l'archéologie des Indo-Européens (cf. « Pour en savoir plus »).
- **Giacomo Devoto** (1897-1955), linguiste italien, professeur à Florence, auteur de *Fondements de l'histoire linguistique* (1951) et de travaux sur l'indo-européen (cf. note 7).
- **Georges Dumézil** (né en 1898), enseigna à l'EPHE (1935-1968) et au Collège de France (1949-1968); après des travaux de terrain en Turquie, notamment chez les Oubikhs, l'essentiel de son œuvre est, à partir de 1938, l'explicitation de la « trifonctionnalité » indo-européenne à travers les mythologies (cf. « Pour en savoir plus »).
- **Marija Gimbutas** (née en 1925), archéologue américaine (UCLA) d'origine lituanienne, auteur de nombreux travaux sur la pré- et protohistoire est-européenne et de fouilles dans les Balkans, principale supporteur de la thèse de l'origine orientale des Indo-Européens, au long de fréquents articles dans la revue *Journal of Indo-European Studies*; a organisé en septembre 1979 un colloque sur ce même thème à Dubrovnik.
- **Jacob Grimm** (1785-1863), l'un des frères conteurs (avec Wilhelm), enseigna à Göttingen et publia divers travaux de philologie et de folklore.
- **Gustav Kossina** (1858-1931), archéologue allemand, professeur à Berlin, développa dans de nombreux travaux et dans la revue *Mannus* qu'il fonda l'utilisation de l'archéologie dans l'exaltation du passé des Germains, identifiés aux Indo-Européens originels, et des revendications territoriales pangermanistes; une œuvre que le III^e Reich poursuivit avec le succès que l'on sait (cf. note 1).
- **Antoine Meillet** (1866-1936) enseigna à l'EPHE et au Collège de France, élève de F. de Saussure, auteur notamment d'une *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* (5^e éd. 1922) et avec M. Cohen des monumentales *Langues du monde* (1924).
- **Friedrich Max Muller** (1823-1900), philologue, enseignant à Oxford, éditeur du *Rig Veda* et auteur de *Leçons sur la science du langage* (trad. 1864).
- **Adolphe Pictet** (1799-1875), Suisse et officier d'artillerie, inventeur de la « paléontologie linguistique » dans ses *Origines indo-européennes* (1859).
- **Friedrich Schlegel** (1772-1829), frère du philosophe et littérateur August Schlegel, spécialiste du sanscrit et auteur d'un essai *Sur la langue et la philosophie des Indiens*.
- **Otto Schrader**, philologue allemand, auteur d'une encyclopédie indo-européenne (cf. note 2), que poursuivit A. Nehring.
- **Nikolaï Sergeïevitch Troubetskoï** (1890-1938), linguiste structuraliste russe, l'un des fondateurs du « Cercle de Prague »; auteur des *Grundzüge der Phonologie (Principes de phonologie)*, il mit en doute la réalité du phénomène linguistique indo-européen (cf. note 6.).

En revanche, à partir du IV^e millénaire, des tombes plus riches et des maisons plus vastes et séparées s'individualisent avec tous les symptômes de la guerre (fortifications, villages incendiés en totalité, traces de blessures) — ce qu'on appelle le « Chalcolithique » ou âge du cuivre. C'est d'ailleurs au IV^e et au III^e millénaire que la carte archéologique à partir des grandes provinces culturelles du Néolithique va être complètement bouleversée, pour redevenir stable durant les deux millénaires suivants — jusqu'aux conquêtes romaines et aux grandes invasions.

Les archéologues ont donc recherché dans ce créneau les traces d'un big bang (explosion) indo-européen. Trois zones de déflagration ont été proposées: le Nord, le Milieu et l'Est; à l'Ouest il y a l'océan, et au Sud la mer, ou tout au moins des cultures parmi les mieux connues, et au demeurant faune et flore du « vocabulaire commun » n'indiquent rien de méditerranéen. La thèse nordique était notamment celle de Kossina puis de l'archéologie nazie, avec des arguments raciaux (la blondeur supposée des aristocraties indo-européennes) et linguistiques (le saumon, *laks, fait partie du « vocabulaire commun »).

Malheureusement, l'archéologie a depuis définitivement établi que les premiers peuplements sédentaires de l'Europe du Nord sont venus d'abord du Sud (la « Céramique linéaire » centre-européenne) puis de l'Est (la « culture des gobelets en entonnoir »), vers le début du IV^e millénaire¹⁶ — et les saumons nagent aussi dans la mer Noire...

La thèse de l'origine au Centre a été développée particulièrement par P. Bosch-Gimpera¹⁷ et G. Devoto*, en identifiant les Indo-Européens à la culture à « Céramique linéaire » (Bandkeramik en allemand), première civilisation agricole centre-européenne, qui apparaît au V^e millénaire et colonise en un millénaire toute l'Europe tempérée, de la mer Noire à l'Atlantique et des Alpes à la Baltique. Malheureusement, la « Céramique linéaire » (dont la société égalitaire ignore la guerre et la hiérarchie) disparaît progressivement vers

16. J. Lichardus, *Rössen, Gatersleben, Baalberge*, Univ. de Sarrebrück, 1976.
 17. P. Bosch-Gimpera, *Les Indo-Européens*, Paris, Payot, 1961, rééd. 1979.
 18. Les dates données ici sont toujours celles du carbone 14 non calibrées.

la fin du IV^e millénaire en étant partout recouverte par des cultures venues de l'Est ou du Sud — tout le contraire d'un phénomène d'éclatement.

Restait l'Est qui, de la mer Noire au Pacifique, laisse suffisamment de place et de blancs. Bien que cette hypothèse ait été proposée depuis longtemps, elle a été détaillée depuis un quart de siècle avec le plus de vigueur par l'archéologue lituano-américaine Marija Gimbutas* et un groupe d'archéologues américains autour de la revue *Indo-European Studies*, ainsi que par plusieurs archéologues soviétiques. La thèse s'appuie sur la mise en évidence, tout au long du III^e millénaire¹⁸, de mouvements de populations vers l'Ouest, à partir des steppes ukrainiennes. M. Gimbutas a d'ailleurs proposé d'appeler « Kurgan » l'ensemble de ces diverses cultures archéologiques, qui enterrent souvent leurs morts, et pour la première fois, sous des tertres funéraires que les peuples des steppes appellent des kurgans. Plus précisément, on identifie effectivement en Ukraine à partir de 3500 avant J.-C. une culture archéologique, dite « Sredni Stog II », la première en Europe à domestiquer le cheval (pour l'alimentation d'abord, puisqu'il y constitue les deux tiers du troupeau, mais aussi pour la monte et le trait). Dès cette époque, la métallurgie du cuivre commence à être pratiquée un peu partout en Europe orientale.

Puis au long du III^e millénaire, les cultures néolithiques traditionnelles d'Europe orientale et centrale s'arrêtent et sont remplacées par des cultures différentes, dont la poterie est souvent plus fruste et non peinte, et les habitats fortifiés. Semblant bien partir à chaque fois d'Ukraine, trois mouvements sont perceptibles: vers la péninsule balkanique, vers les Carpates et vers l'Europe du Nord, et à chaque fois en plusieurs phases successives. Dans le même temps, l'ensemble de l'Europe connaît de nombreux bouleversements, comme la culture des « Gobelets campaniformes » qui parsème l'Europe de l'Ouest ou, à l'Ouest encore, le phénomène mégalithique. A partir de 2000 avant J.-C. tout se calme et l'âge du bronze débute.

Qui a besoin des envahisseurs?

La tentation est donc grande de voir dans tout cela une vaste invasion en plusieurs vagues, dans laquelle les Indo-Européens se scindent à partir de la culture originelle de « Sredni Stog », et déferlent sur toute l'Europe juchés sur leurs chevaux fraîchement domestiqués. Néanmoins deux questions sont à poser:

1) Toutes les transformations du III^e millénaire sont-

elles à mettre au compte des invasions steppiques? 2) Ces envahisseurs sont-ils les Indo-Européens?

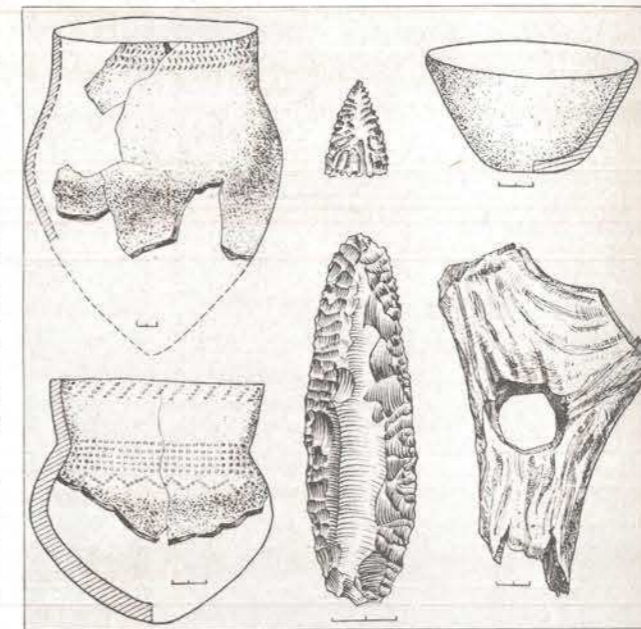
Et de nouveau, tout va être affaire de modèle. Le diffusionnisme n'est pas en effet la seule explication possible des changements constatés. A l'autre bout de l'Europe, en France par exemple, les premières fortifications apparaissent vers 3500-3000 avant J.-C. sans que la moindre vague steppique ait déjà pu se manifester: visiblement des tensions apparaissent un peu partout au moment où conjointement l'ensemble des espaces disponibles a été, une fois pris aux chasseurs, colonisé par les agriculteurs et où la notion de richesse et d'inégalité fait son apparition. Et ce n'est pas un hasard si au même moment la céramique cesse d'être un objet d'art pour ne rester qu'un ustensile rapidement exécuté, alors que les objets de prestige en métal se font jour, symptômes plus que causes de la naissance de la richesse. Point n'est donc besoin d'invoquer les barbares

pour la dégradation de l'artisanat céramique. Quant au mégalithisme, si les tertres funéraires du Nord de l'Europe peuvent provenir des steppes, on possède au Portugal toutes les phases de développement des dolmens depuis le Mésolithique — et on sait que le mégalithisme ibérique a eu des relations avec la Bretagne. L'évolution interne du Néolithique européen dans la logique de son système socio-économique ne nécessite pas l'hypothèse de l'invasion généralisée.

Mais là où elles peuvent être constatées, ces invasions sont-elles indo-européennes? Il faudrait de toute façon nuancer le processus, puisque les populations « envahies » étaient déjà très nombreuses et n'ont visiblement

pas été massacrées. L'identification est ténue, car il faut distinguer l'image fantasmagorique de l'envahisseur indo-européen qui nous hante depuis deux siècles et semble coïncider avec ce qu'on observe et la réalité du « vocabulaire commun ». Elle repose néanmoins sur l'existence conjointe, dans le « vocabulaire commun » et chez les peuples des kurgans, du char (*vegh), de la fortification (*pla-s, qui donnera en grec polis), de la hache de combat (pelekus, parasu-), de la guerre en général — une opposition d'avec les cultures néolithiques européennes que M. Gimbutas a parfois campée avec beaucoup de romantisme. Mais si ces gens peuvent donc être indo-européens, rien ne prouve qu'ils le soient.

Après tout, Sémites, Sumériens ou Finno-Ougriens ont aussi le char (la chose, et le mot pour le dire); la fortification (et le sens originel de *pla-s n'est d'ailleurs pas certain) existe au Proche-Orient; et le mot pour la



Quelques objets (poteries, outils de silex et de bois de cerf) de la « culture de Sredni Stog », dans laquelle certains voudraient voir les Indo-européens originels (d'après D. Ya. Telegin, *Sredniostogivska Kultura epokhi Midi, Kiev, Naukova Dumka, 1973*).

hache vient sans doute du sumérien *balag*. En un mot, l'hypothèse de l'indo-européanité centrifuge n'est ni nécessaire ni suffisante pour épuiser les mouvements historiques très complexes qui remodelent l'Europe du III^e millénaire.

Plus simple mais guère plus claire est la situation asiatique. Plus simple parce que les peuples indo-européens historiquement attestés qu'on trouve au II^e et au I^{er} millénaire en Syrie, en Iran et en Inde appartiennent à la même famille linguistique, l'indo-iranien, et qu'une partie de leurs migrations sont connues par les textes. Mais ni le berceau primordial, qu'on situe souvent, bien sûr, entre mer Noire et Caspienne, ni les migrations originelles ne sont encore assurés, pas plus que maints problèmes ultérieurs, comme la relation éventuelle entre l'arrivée des Indiens en Inde et la disparition de la civilisation de l'Indus (qu'on peut tout autant attribuer à des causes économiques internes¹⁹), ou l'émergence des Mèdes. Les Hittites sont encore à part, qui apparaissent en Turquie au II^e millénaire et les Tokhariens, connus en Asie centrale par des textes du I^{er} millénaire de notre ère, et parfois assimilés aux Gutis qui envahirent la Mésopotamie akkadienne vers 2200 avant J.-C. et dont on ne connaît ni l'origine, ni les sites, ni la langue...

« Touche pas la femme blanche »

Que conclure ? Que le « problème » est d'abord dans la tête des indo-européanistes : c'est le problème de la logique interprétative et de l'idéologie. De ce dernier aspect les exemples sont innombrables. On a vu qu'on plaçait plutôt les Indo-Européens au Nord si on était Allemand (indo-européen se dit toujours « indogermisch » en allemand), à l'Est si on était soviétique, au milieu si, espagnol ou italien, on ne pouvait de toute façon postuler à l'honneur. On a vu que l'indo-européanité servait à justifier le pangermanisme. Et la mode éphémère en a été récemment relancée dans certains milieux français comme si, cinq mille ans après l'hypothétique séparation originelle, les descendants avaient en commun quelque chose que n'auraient pas, en Europe, les Basques, les Hongrois, les Géorgiens ou les Finlandais, quelque chose qui unirait l'industriel texan et le chômeur iranien, le mineur lituanien et le berger afghan.

Ainsi, a-t-on vu un ancien ministre exalter « l'héritage génétique » de ces « hommes actifs, durs pour eux-mêmes comme pour les autres [...], attachés à ce qui enracine, famille, fonction, cité, culture, race », que leur « esprit d'invention, de création, a conduits, en quatre mille cinq cents ans, par une longue marche progressive, des bords de la Baltique jusqu'à la lune »²⁰. Et de déplorer que le « fait indo-européen soit éludé, pis,

ignoré et ne figure dans aucun programme de faculté ». Le mythe du bon barbare remplace celui du bon sauvage, mais cette nostalgie-là, déjà vue, est nettement moins sympathique.

Le problème logique est en revanche central. On a vu pour chaque approche que le modèle centrifuge était constamment sous-jacent, rarement explicité et jamais convaincant. Si les phénomènes que depuis près de deux siècles linguistes, historiens des religions et archéologues nomment indo-européens, ont une indéniabilité consistante, si la cohabitation pendant des millions d'individus dans l'espace européen a été à la source de productions culturelles d'une richesse inouïe et d'imbrications très complexes, les schémas explicatifs qu'on applique à cette réalité-là restent toujours d'une désespérante pauvreté.

Jean-Paul Demoule

Pour en savoir plus

Linguistique

- A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 8^e édition, Paris, 1937: un classique de 516 pages, récemment réédité par l'University of Alabama.
- E. Benveniste, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Éditions de Minuit, 1969, 2 vol. : un recueil, classé par thèmes, avec index et résumés, de cours et conférences sur le vocabulaire comparé des sociétés indo-européennes, sous forme d'enquêtes ponctuelles mais passionnantes.
- O. Schrader et A. Nehring, *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, 2^e éd., Berlin, 1917-1929: par ordre alphabétique, une encyclopédie à l'allemande, référence utile pour la linguistique, périmée pour l'archéologie.

Mythologie

- G. Dumézil, *Les dieux-souverains des Indo-Européens*, Paris, Gallimard, 1977: parmi une dizaine d'autres titres du même auteur, qui d'un livre à l'autre, revendique une œuvre unitaire.

Anthropologie physique

- J. Geipel, *Anthropologie de l'Europe*, Paris, Laffont 1971: traduction d'un petit manuel sans prétention, très réservé sur la notion de race.

Archéologie

- P. Bosch-Gimpera, *Les Indo-Européens*, Payot, 1960 rééd. 1979: un classique essai de synthèse anti-diffusionniste, mais vieilli sur beaucoup de points.
- *Journal of Indo-European Studies* (1785 Massachusetts ave., Washington DC, 20036): fondée en 1971, cette revue accueille notamment les théories du diffusionnisme oriental de M. Gimbutas, J. Mallory et leurs émules, ainsi que des travaux linguistiques (la philologie indo-européenne disposant depuis longtemps de revues très classiques, telles les *Indo-germanische Forschungen*).
- S. Bökönyi, « La domestication du cheval », *La Recherche*, n° 114, Sept. 1980, p. 919-927.

N.B.: Cette liste, en rien exhaustive, ne donne dans chaque domaine que le titre le plus glorieux, auquel on peut se référer.

19. La civilisation de l'Indus, puissante civilisation urbaine illustrée par les villes de Harappa et Mohenjo Daro, qui commerce avec la Mésopotamie et connaît l'écriture (non déchiffrée), apparaît vers 2700 avant J.-C. et disparaît vers 1700 avant J.-C. dans des conditions mal élucidées ; cf. Jarrige, « La civilisation de l'Indus », *La Recherche*, n° 76, mars 1977.

20. M. Poniatowski, *L'avenir n'est écrit nulle part*, Paris, Albin Michel, 1978, p. 149, 153; les références de l'auteur ne paraissent pas toujours de première main: le manuel de J. Geipel (cf. « Pour en savoir plus »), bien inopportunistement mis à contribution puisque opposé à l'idée de race, et publié chez Laffont.